

Avignon On y danse...

Libé

JEUDI 7 JUILLET 2022

En plus d'une pièce de théâtre fleuve et d'un récital du double d'Olivier Py, la 76^e édition du Festival fait la part belle à la «streetdance», de Johannesburg à Los Angeles.



En Afrique du Sud, Via Katlehong à corps joie

Avec la compagnie sud-africaine, Marco da Silva Ferreira et Amala Dianor ont dessiné deux volets de «Via Injabulo», rencontre pleine d'espoir d'une jeunesse post-apartheid.

Par **PATRICIA HUON**
Correspondante à Johannesburg
Photos **LINDOKUHLE SOBEKWA. MAGNUM PHOTOS**

Des pieds frappent la scène, en rythme, dans un tourbillon effréné. Le mouvement d'un autre corps se fait plus planant, presque doux. «Allez, on reprend», interrompt Amala Dianor. Le mois dernier, le chorégraphe était à Johannesburg pour préparer une nouvelle création, avec la compagnie de danse sud-africaine Via Katlehong, qui porte haut le flambeau de la «pantsula», danse populaire ultra virtuose des townships. En préparation de sa tournée européenne cet été, celle-ci a mis en place une collaboration avec deux grands noms de la danse contemporaine issus des «street-dances»: l'étoile montante de la nouvelle scène portugaise Marco da Silva Ferreira, et le Franco-Sénégalais Amala Dianor. Avec huit danseurs et danseuses sud-africains,

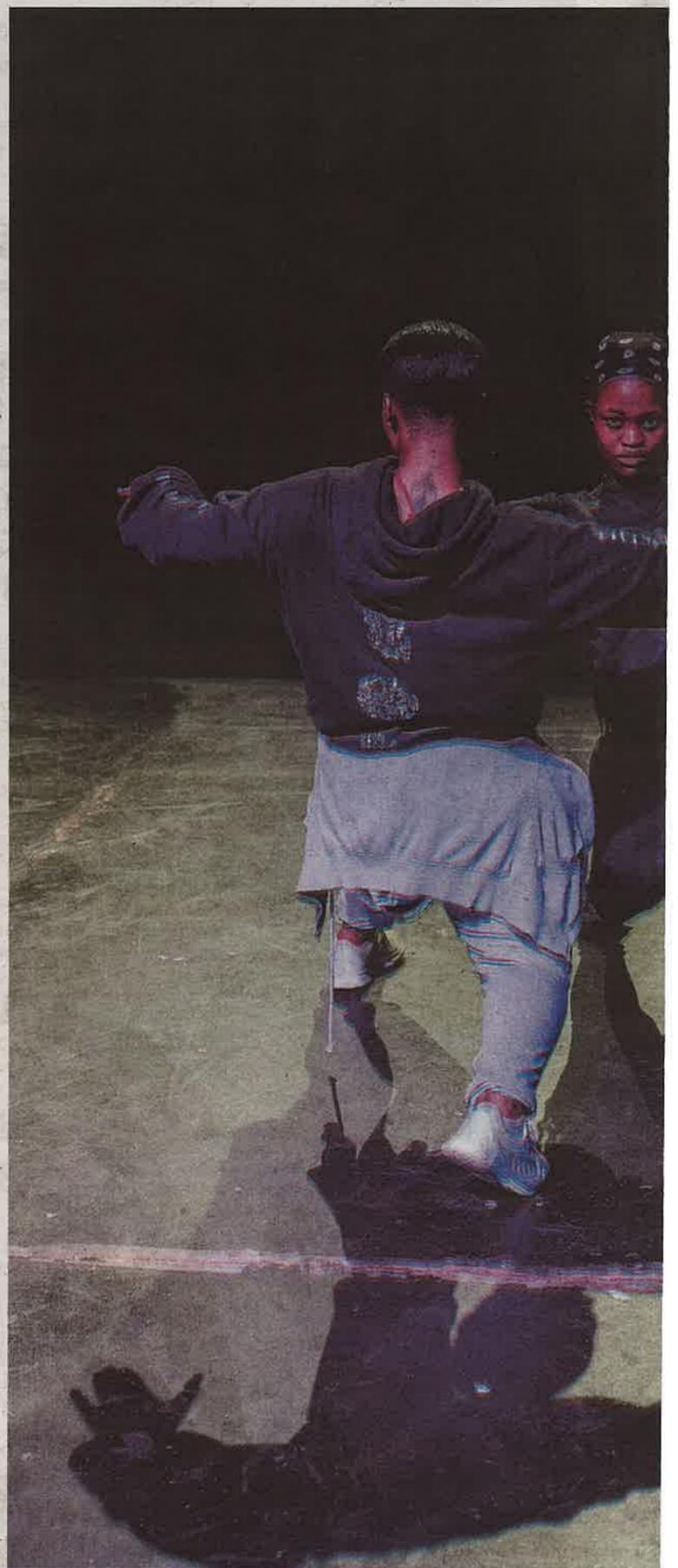


ils ont dessiné les deux volets de *Via Injabulo* – «joie» en zoulou. Avec eux, Marco Da Silva Ferreira a élaboré *Form Inførms*, qui transpose sur la scène ce que des corps désarticulés traînent de souffrance du passé, alors que l'énergie des jeunes danseurs les porte et les fait vivre. De son côté, Amala Dianor explore l'âme et les codes des rues d'Afrique du Sud à travers le patrimoine des danses populaires, dans *Emaphakathini*, ce qui signifie «entre-deux» en zoulou. Via Katlehong a été créée en 1992, dans le township de Katlehong, un quartier déshérité, au sud-est de Johannesburg, dont la compagnie tire son nom. L'apartheid vient alors d'être aboli, l'Afrique du Sud prépare sa transition et les premières élections multiraciales. «C'était une période difficile, l'ancien gouvernement attisait les tensions entre les communautés, entre ceux qui soutenaient le Congrès national africain de Nelson Mandela, et ceux qui soutenaient le Parti Inkatha de la liberté. Les jeunes étaient très affectés par cette violence, raconte Buru

Mohlabane, 39 ans, codirecteur de Via Katlehong. *A l'époque, je me souviens avoir régulièrement vu des corps, au bord de la route, sur le chemin de l'école.»*

JEU DE JAMBES PRÉCIS

A la criminalité, à l'ennui, au manque de perspectives, à la drogue, des jeunes décident de substituer la danse, et de partager leur passion. «Tout ce que nous avons vécu a laissé un traumatisme, et nous n'avions pas accès à des psychologues, dit Buru. La danse a été pour moi une manière de faire sortir les énergies négatives, d'oublier mes problèmes, de retrouver l'espoir.» Dans un centre communautaire, ils apprennent les bases des danses traditionnelles, et de la pantsula, une danse urbaine qui, comme le hip-hop américain, trouve ses origines dans les rues des ghettos noirs. La culture qui la caractérise est née dans les années 50, à Sophiatown, un quartier bohème, rebelle et multiracial de Johannesburg, rasé ensuite par le régime raciste pour faire de la place à des résidences réservées aux blancs. Les adeptes de la pantsula (un mot zoulou qui signifie «se dandiner comme un canard») défient leur



La compagnie Via Katlehong répète avant sa tournée européenne.

condition matérielle par leur audace vestimentaire: gants blancs, pantalons à pinces et sapes griffées. Avec leur jeu de jambes précis et extrêmement rapide, et leurs postures qui se rapprochent parfois du mime, les danseurs prennent la rue comme scène improvisée. Le martellement des pieds caractéristique s'inspire de celui du «gumbo», une autre danse qui se pratique généralement avec des bottes en caoutchouc, qui deviennent un

instrument du rythme de percussion. Celle-ci trouve ses origines dans les mines sud-africaines. Sous l'apartheid, les mineurs noirs ont élaboré ce mode de communication non-verbal, par lequel ils exprimaient tant la joie, que la tristesse ou, souvent, la frustration... Elle a pris par la suite un aspect revendicatif et est devenue un outil de protestation. «La danse est un langage universel. Cela permet de soulager le cœur, dit Thato Qofela, 34 ans, pe-

«Les danses de rue sont toujours nées comme des manifestes»

Pour le chorégraphe Marco da Silva Ferreira, passionné de culture house, les «streetdances» sont le reflet du contexte social dans lequel elles sont créées.

Il s'est formé à la physiothérapie et s'est finalement laissé aspirer par le plaisir et l'intensité ressentis devant les danses de clubs, de rue, pratiques non-académiques, contestataires et subliminales souvent nées dans les communautés afro-descendantes. Le chorégraphe portugais Marco da Silva Ferreira, dont on applaudissait récemment le savoureux duo *Fantaisie minor* en France, a répondu à l'invitation de Via Katlehong, compagnie mythique de Johannesburg porteuse de l'héritage de la pantsula - danse communautaire au footwork dément né dans les townships de la ville dans les années 70 (lire ci-contre).

Qu'aimez-vous dans les «streetdances» ?

Le mot même est intéressant. Si on le prend à la racine, on pourrait dire que la samba est une «danse de rue». Faut-il parler plutôt de «danses urbaines» ? Mais dans ce cas, le swing des années 20, indissociable de New York, en est une aussi. Aujourd'hui, les streetdances au Portugal, par exemple, ne se dansent pas dehors mais dans les clubs ou les soirées organisées par les communautés afro ou queer. Pour moi, streetdance, c'est lié au fait de danser hors du studio. Je suis bien plus connecté à ces pratiques qu'à l'espace du studio - que j'aime par ailleurs. Mais ce qui me plaît dans les danses de rue, c'est qu'elles sont toujours nées comme des manifestes. J'adore penser la danse en lien avec un contexte social, j'adore regarder la manière dont elle l'absorbe et le transmet de manière beaucoup plus ambivalente, implicite que les mots.

Vous connaissiez la pantsula avant de venir travailler à Johannesburg ?

Je suis très connecté à la culture house, née à New York dans les années 80 et qui mixe une multitude d'influences : hip-hop, danses latines, tapdance de Broadway, mais aussi culture gay, énergie afro. La house combine différents éléments dont certains ont des ramifications en Afrique du Sud. Et la pantsula s'est énormément développée avec la house ! La rapidité et le footwork sont proches. Aussi, les danses des anciennes colonies portugaises, le Brésil, l'An-

gola, arrivent vite dans les clubs de Lisbonne. Et le kuduro [danse de rue angolaise, ndr], par exemple, active le corps de manière assez similaire à la pantsula sud-africaine. Quand je suis arrivé à Johannesburg, je connaissais la pantsula depuis longtemps mais, là-bas, j'ai eu l'opportunité de l'expérimenter corporellement avec les danseurs.

Est-ce très différent de ce que vous connaissiez avec la house ?

Ce qui est très différent et difficile, c'est que l'accent tonique est à contretemps. Ils *cutent* beaucoup plus le mouvement. J'aime énormément que ce ne soit pas tout le temps une danse groovy et harmonieuse, c'est parfois un mouvement très staccato, punchy. Le corps semble toujours se casser. Et se réparer.

Que leur avez-vous partagé, vous ?

Un langage corporel. Les pratiques que j'aime explorer se trouvent souvent à l'intersection de plusieurs influences :

il y a la relation au Brésil avec sa samba, passinho, funk, mais aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, la relation au kuduro angolais. J'aime laisser infuser tout ça et mixer ensemble le kuduro et le voguing [danse née dans les communautés gay afro et latino-américaines], par exemple. Si bien que dans la pièce, on reconnaît parfois la pantsula, mais on a cherché à excéder ses frontières géographiques pour l'ouvrir à d'autres pratiques.

Comment est née cette rencontre ?

C'est une invitation de Damien Valette, qui travaille avec [Via Katlehong]. Il s'est dit que mon écriture pouvait rencontrer la leur. Je me suis posé beaucoup de questions avant d'accepter. Notamment ce que pouvait vouloir dire, en tant que chorégraphe blanc à la position professionnelle confortable, d'aller chorégrapier pour ces danseurs noirs dont l'histoire est inséparable de la ségrégation.

Vous les avez résolus ?

En les partageant avec eux, peut-être. Je me suis dit «j'y vais», mais à condition de pouvoir créer les conditions d'une vraie rencontre, c'est-à-dire en ayant le temps de découvrir leur environnement de vie et de travail, de façon à éviter le risque d'exotisation. Toutes ces questions font partie de la pièce finale : pourquoi cette danse est-elle née dans ces quartiers en pleine période de ségrégation ? Comment ces danseurs parviennent-ils à remodeler leur condition par la danse avec tant d'humour ?

Recueilli par ÈVE BEAUVALLET



à Germiston le 26 avril.

tit brillant dans chaque oreille, dent en or et veste de training bleue. J'ai commencé à danser dans la cour de la maison. J'avais 8 ou 9 ans, j'imitais mon frère. Et j'ai réalisé que cela me rendait heureux.»

INFLUENCES

Depuis son apparition, la pantsula a évolué, modelée pour refléter les préoccupations de ceux qui la pratiquent. Hybride des multiples influences artistiques... **Suite page IV**

MAC 22/23 MAISON DES ARTS CRÉTEIL

CIE DCA / PHILIPPE DECOUFLÉ
MOURAD MERZOUKI / FESTIVAL KALYPSO
KOBAL'T
ISANCO ENSEMBLE
VERINO
LUV RESVAL FESTI' VAL DE MARNE
BACHAR MAR-KHALIFÉ
FATOUmata DIAWARA AFRICOLOR
CIE LA GAILLARDE THÉÂTRALES CHARLES DULLIN
FRANCK VIGROUX
CIE BURNDUT / JANN GALLOIS
FLIP FABRIQUE
JEAN-CHRISTOPHE MEURISSE / CHIENS DE NAVARRE
BALLET BRITISH COLUMBIA THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE - CHAILLOT
EUGAIONIA / GUILLAUME SÉVERAC-SCHMITZ
FRED FRITH / FAIZ ALI FAIZ FESTIVAL SONS D'HIVER
GROUPE GRENADE / JOSETTE BAÏZ THÉÂTRE DE LA VILLE
BALLET DE L'OPÉRA DE LYON
THÉÂTRE DE LA VILLE X BIENNALE DE DANSE DU VAL-DE-MARNE
FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FEMMES
DAVID BOBÉE
CIE DU SQUALE / LAURE HIRSIG
CIE DU KAIROS / DAVID LESCOT
ET PLUS ENCORE ...

14 SPECTACLES ENFANCE ET JEUNESSE
3 EXPOSITIONS BIENNALE PHOTOCLIMAT
3 ARTISTES ASSOCIÉS

maccreteil.com / 01 45 13 19 19

SAISON 2022/23
scène nationale
de vandœuvre
WWW.CENTREMALRAUX.COM

Vandœuvre! GrandEst métropole GrandNancy

3 jours de Prockup!blab MOUVEMENT

ILLUSTRATION : LOUIE SUZUKI



Via Katlehong a été créée en 1992, dans le township de Katlehong, un quartier déshérité au sud-est de Johannesburg. PHOTO LINDOKUHLE SOBEKWA, MAGNUM PHOTOS

Suite de la page III ques qui ont traversé l'Afrique du Sud, elle intègre tant les danses traditionnelles tswana, zulu ou sotho, que des gestes saccadés, voire acrobatiques, inspirés du breakdance. Fini les costumes chics, les chaussures cirées, les chapeaux à larges bords. Les danseurs portent désormais des salopettes et des baskets Converse, un bob coloré vissé sur la tête. Pour les faire vibrer et virevolter, la musique marabi, mélange de jazz et de rythmes afro, a cédé la place à la house et au kwaito. Elle est devenue un mode de vie et prend, pour certains, une dimension plus politique, engagée, une forme de contre-culture, un art populaire, qui s'impose comme une résistance. Dans des ruelles défoncées, sur un terrain vague, ou au milieu d'un carrefour, ces danseurs au look caractéristique, qui sifflent et frappent des pieds et des mains, captent l'attention des passants et des automobilistes.

PARCOURS ATYPIQUE

La pantsula reste longtemps perçue comme une danse de voyou, de «bad boys» qui, pour séduire les filles, s'affrontent dans des compétitions de rue, où le style et la popularité comptent autant que les mouvements. Il faudra du temps pour que cette forme d'expression, sno-

bée par les professionnels, gagne ses lauriers d'art de la scène, tandis que les vidéos sur YouTube ou TikTok contribuent à sa visibilité.

«Lors des premières sélections auxquelles nous avons été invités, cela commençait toujours par une annonce: "Les danseurs professionnels, mettez-vous de ce côté, les danseurs de pantsula, de l'autre." Depuis, les choses ont changé, mais il y a toujours un énorme manque de moyens, dit Thato, qui se souvient de répétitions annulées juste parce qu'il manquait à certains l'argent du transport. Beaucoup de groupes ont disparu à cause de ça.»

Autodidacte issu du hip-hop, Amala Dianor, peut s'identifier.

Finis les costumes chics, les chaussures cirées, les chapeaux à larges bords. Les danseurs portent désormais des salopettes, des baskets et un bob coloré.

En 2000, à 24 ans, il intègre le Centre national de danse contemporaine d'Angers, qu'il a été le premier artiste de street dance à fréquenter. Il y a été initié à différents genres, dont la danse contemporaine et le ballet néoclassique, qu'il intègre désormais dans ses créations.

«Riche d'un parcours atypique, il veut «encourager les différences» et dit aimer «décoder les styles», se jouer des barrières arbitraires. «J'ai envie de partager l'expérience que j'ai acquise avec cette jeunesse», dit-il. Mais plutôt que de considérer les danseurs comme des instruments qui suivraient ses instructions pour construire une partition qu'il aurait lui-même imaginée, son approche laisse une place aux individualités dans l'espace scénique, tout en accordant les corps les uns aux autres. «Je voudrais qu'ils s'expriment sans se concentrer sur le public, qu'ils fassent d'abord ressortir ce qu'ils ressentent. Mais ce n'est pas facile de sortir des codes auxquels ils sont habitués. C'est notamment là-dessus que nous travaillons», dit-il. Le spectacle devient une introspection, les personnalités peuvent se révéler. Avec les directeurs de Via Katlehong et les danseurs, Amala Dianor découvre Johannesburg, et le township dont ils sont originaires, à la recherche des images et des sensations qui feront la matière

première de sa chorégraphie. Il s'inspire de leurs histoires et les relie à celle de leur pays. Lors de ses pérégrinations, il remarque les divisions raciales et économiques qui persistent et «l'obsession de la sécurité, les barrières électriques et les murs présents partout». Mais ce n'est pas ça qu'il a envie de montrer. «Il y a une énergie, une envie de faire la fête, de se rassembler, d'échanger, c'est une des premières choses qui m'a frappé, dit-il. C'est très spontané et c'est omniprésent.» Une forme de thérapie pour une société traumatisée, dont les blessures restent profondes.

VIE QUOTIDIENNE

Sur scène, les danseurs sont dans un club, ou peut-être juste dans la rue, un DJ joue, une glacière est posée par terre. L'atmosphère colle à l'esprit de la pantsula, qui reprend des gestes de la vie quotidienne, tels que celui des joueurs de dés ou les signes de la main pour héler un taxi, et les transforme en une chorégraphie à la fois théâtralisée et réaliste. Parmi les huit danseurs, plusieurs ont été auditionnés et recrutés en dehors de la compagnie Via Katlehong et associés à cette création, afin de mieux mêler les talents individuels.

«Je cherche des concepts intéressants, de nouvelles perspectives. Et

je suis très curieuse de voir comment le public européen va accueillir cette représentation, dit Julia Zenzie Burnham, 31 ans, qui a débuté par le ballet, puis la danse moderne, avant de travailler avec le chorégraphe sud-africain Gregory Maqoma. Pour moi, l'entre-deux consiste à tracer un trait d'union entre la vie que nous menons, et notre passé, nos racines, d'où nous venons.»

Avec la pandémie de Covid-19, les danseurs de Via Katlehong n'ont pas donné de représentation publique depuis 2019. Une période difficile pour beaucoup d'entre eux. «L'industrie du spectacle a beaucoup souffert. Toutes nos tournées et spectacles ont été annulés, dit Buru Mohlabane. Des danseurs n'ont rien gagné pendant deux ans. Et nous n'avons reçu aucune aide du gouvernement. Ce retour sur scène est une vraie joie pour nous.» Via Injabulo est une rencontre pleine d'espoir et d'énergie. C'est aussi l'expression d'une jeunesse post-apartheid, à la fois exaltée, vibrante, en colère, qui n'hésite plus à libérer les mémoires douloureuses et à rêver d'un meilleur avenir. ◀

VIA INJABULO

ch. MARCO DA SILVA FERREIRA avec VIA KATLEHONG Du 10 au 17 juillet au Festival in à Avignon.